

L'homme derrière le Codex canadensis : Louis Nicolas (1634-1682?)

Germaine Warkentin

Numéro 142, été 2020

Codex canadensis : une énigme de la Nouvelle-France

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94461ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

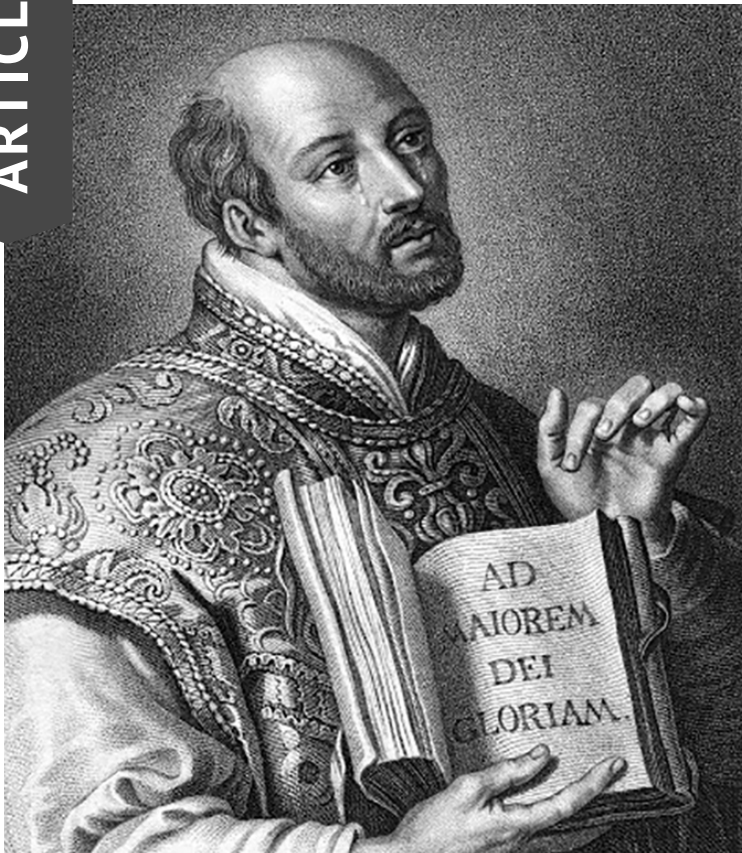
0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Warkentin, G. (2020). L'homme derrière le Codex canadensis : Louis Nicolas (1634-1682?). *Cap-aux-Diamants*, (142), 9–13.



Le prêtre et théologien Ignace de Loyola vient du Pays basque en Europe. C'est lui qui a fondé la Compagnie de Jésus en 1540. Il a été canonisé en 1622. (iStock – Gravure de 1837. Libre de droits).

L'HOMME DERRIÈRE LE CODEX CANADENSIS :

LOUIS NICOLAS (1634-1682)?

par Germaine Warkentin

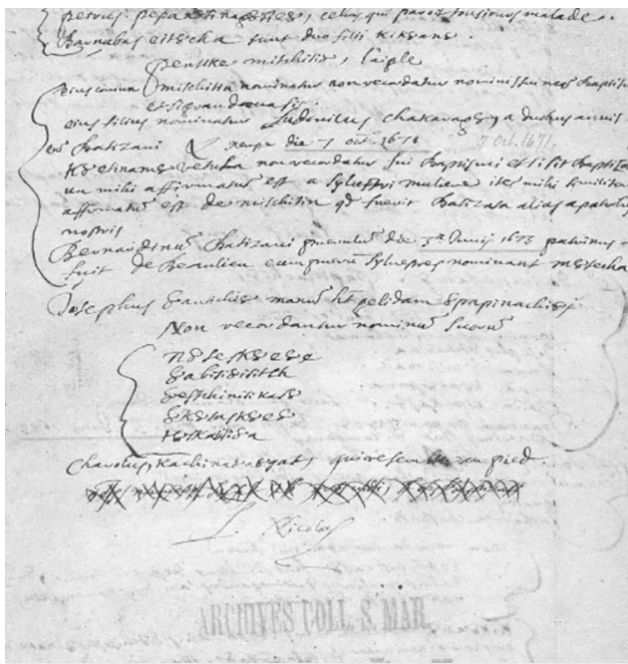
Le *Codex canadensis* n'est pas qu'un simple carnet de dessins.

C'est une œuvre unique qui réunit des représentations d'un territoire et de sa population. Son habillage et ses légendes sont autant d'énigmes à résoudre. Pour lever une partie du mystère et comprendre comment ce document a pu rester dans l'ombre pendant plusieurs siècles, il faut se pencher sur la biographie de son auteur, identifié seulement en 1979.

UNE ÉDUCATION CHEZ LES JÉSUITES

Louis Nicolas est né en 1634 à Aubenas, dans la partie nord de l'ancien Languedoc, en France. Il a sûrement étudié dans une des écoles libres et égalitaires instituées par les jésuites à travers la France. Ces établissements représentaient une véritable occasion de s'élever dans la société pour les enfants de condition modeste. En août 1654, peu après la mort de sa mère, Louis Nicolas rejoint le noviciat de la Compagnie de Jésus. Il étudie la grammaire, qui fait partie du cursus classique, à Saint-Flour et à Vézelay de 1655 à 1661, puis la philosophie à Tournon jusqu'en 1663. Ses supérieurs le considèrent

comme un élève plutôt moyen, méticuleux dans ses jugements, mais faisant de maigres progrès dans les études. En fait, ils l'estiment davantage taillé pour les travaux manuels que pour les activités intellectuelles. En 1661, alors que sa formation n'est pas terminée, Louis Nicolas écrit au supérieur général des jésuites, le père Jean-Paul Oliva, pour lui demander avec empressement de l'envoyer immédiatement en mission au Canada. Bien qu'il ait le soutien de missionnaires renommés comme Paul Le Jeune ou Paul Ragueneau, Oliva lui recommande la patience. Cela n'empêche pas Louis Nicolas de tenter sa chance en 1663, en s'appuyant cette fois sur l'exemple de Pierre-Joseph-Marie Chaumonot, qui a été autorisé à interrompre sa formation, pourtant si importante dans la procédure classique des jésuites. La Compagnie est alors nettement moins enthousiaste vis-à-vis de la Nouvelle-France qu'elle ne l'est envers la Chine ou le Brésil. C'est sans doute pour cela qu'Oliva finit par accéder à la requête de Louis Nicolas, après avoir reçu l'accord du supérieur de Toulouse. Louis Nicolas prend ainsi le chemin de la Nouvelle-France en 1664.



Mémoire pour un missionnaire qui ira aux Sept-Isles
 Le mémoire original que Louis Nicolas a rédigé après sa mission « aux Sept-Isles » en 1673 se trouve à Montréal, à la maison Bellarmine, qui rassemble les archives des jésuites du Canada. On voit sur cette page la signature du prêtre. C'est l'un des cinq documents de sa main qui restent dans le monde. (Louis Nicolas, s.j., auteur/ Archives des jésuites au Canada/The Archive of the Jesuits in Canada, 0100-0325.2.1).

L'ARRIVÉE EN NOUVELLE-FRANCE

Avant d'entreprendre une première mission, Louis Nicolas doit poursuivre ses études et son apprentissage des langues autochtones, soit des langues algonquiennes (anishinaabe) et montagnaise (in-nue). Il se perfectionne ainsi pendant trois ans, de 1664 à 1667, à Sillery, non loin de Québec. En 1667, Louis Nicolas quitte la maison des Jésuites pour s'embarquer avec le père Claude Allouez pour l'Outaouais, près du lac Supérieur. En route vers l'ouest, leurs compagnons autochtones se montrent hargneux et peu enclins à coopérer, ainsi qu'en témoigne Marie de l'Incarnation. À Montréal, les Outaouais rejettent les bagages des jésuites sur le rivage. Les deux prêtres se ruent alors dans les canots, à moitié vêtus, serrant précieusement leurs notes sur les langues des Premières Nations. Cet environnement hostile est très différent de la fraternité que ces prêtres ont connue à Saint-Flour, Tournon ou Sillery. François-Marc Gagnon décrit ensuite le père Nicolas, livré à lui-même à Chagouamigon, sur le lac Supérieur : « Le père Nicolas semble avoir occupé son temps à des tâches moins pieuses. » Il voyage sans hésiter, mais sans vraiment rechercher d'âmes à convertir. Comme le souligne François-Marc Gagnon : « Son

esprit curieux, encyclopédique même, rapportait des tas d'informations, mais bien peu de conversions! » Louis Nicolas rencontre des Premières Nations dans un vaste périmètre, comme les croquis dans le *Codex* semblent l'attester. L'une de ces images représente un « illustre borgne » qui a été identifié comme étant l'Algonquin Paul Tessouat, ce qui en fait le premier portrait nominatif connu d'un Autochtone au Canada.

DES INCIDENTS AVEC LES AUTRES MISSIONNAIRES

Louis Nicolas est fasciné par la faune et la flore de la Nouvelle-France et absorbé dans l'étude des langues locales – bien qu'il considère, comme tous ses confrères, les Autochtones comme des infidèles. Il commence cependant à déclencher l'animosité des autres missionnaires, qui n'apprécient guère son comportement. Le père François-Joseph Le Mercier écrit au supérieur général en 1668 pour se plaindre des manières de Louis Nicolas dans la mission outaouaise. Non seulement sa conduite est grossière, mais il est aussi accusé d'être impétueux et sujet à des accès de colère. Le prêtre réagit aux reproches en pleurant abondamment (ce qui est très courant au XVII^e siècle, « siècle des larmes ») et promet de corriger le tir, sans jamais y parvenir. Après son retour à Québec en juin 1669, Kinonché, un grand chef outaouais, rapporte à Antoine Alet (secrétaire du supérieur sulpicien), un détracteur des jésuites, le témoignage suivant : « Le P. Nicolas étoit un homme fier & tyrannisant, qu'il avoit porté ses excès jusques a donner des coupes de bâtons a lui chef de sa nation; qu'il ne parloit qu'avec eloges de lui-même & de ses compagnons. » Le Français aurait également vanté la supériorité des jésuites sur les autres ordres. Selon ses dires, il aurait été en mesure de le prouver une fois arrivé à Montréal, où il aurait pu célébrer la messe dans des « habits magnifiques d'or et d'argent ». Toutefois, le père Gabriel Drouillettes, chargé de la traduction des paroles de Kinonché, les déforme au profit de Louis Nicolas pour mettre en valeur son travail. Un témoin de la scène, qui a parfaitement compris les véritables propos du chef outaouais, rapporte au gouverneur, Daniel de Rémy de Courcelles, les outrages de Louis Nicolas. Le dirigeant demande abruptement au père Le Mercier de renvoyer sur-le-champ le prêtre en France. Cette sanction n'est pas appliquée, mais on interdira dorénavant au père Louis Nicolas de célébrer la messe devant les Autochtones.



Bibliothèque Sainte-Geneviève à Paris

La bibliothèque Sainte-Geneviève était à l'origine celle d'une abbaye. De passage à Paris, Louis Nicolas a fréquenté ce lieu pour bénéficier d'un accès à de très nombreux livres. (iStock – Hadzhi Hristo Chorbadzhi).

UNE DERNIÈRE CHANCE

À sa propre demande, Louis Nicolas est ensuite envoyé en territoire iroquois en compagnie du père Jean Pierron. Le supérieur Le Mercier espère que le comportement outrancier du premier sera tempéré par le caractère pieux et exemplaire du second. L'influence de Jean Pierron ne va toutefois pas se manifester de cette façon, mais bien plutôt à travers son talent de peintre, très courant chez les jésuites de l'époque. Le père Pierron dessine le paradis et l'enfer pour impressionner les Autochtones et leur enseigner sa religion. L'usage de représentations picturales emblématiques est fondamental pour l'enseignement du catéchisme aux jésuites au niveau secondaire. Louis Nicolas lui-même a dû recevoir ce type d'enseignement au cours de ses études dans la Compagnie de Jésus. En territoire iroquois, Louis Nicolas met à profit sa seule année passée dans la région qu'il nomme « Virginie » pour la composition de son *Histoire naturelle* et de son *Codex*. Il se déplace énormément et observe la vie quotidienne des Iroquois, notamment les sévices infligés à leurs prisonniers. Un dessin du carnet représente une femme que Louis Nicolas est censé avoir vu se faire torturer, brûler et dévorer avant d'être jetée aux chiens. Les attentes de ses supérieurs sont en revanche frustrées, car Louis Nicolas n'adopte toujours pas le comportement classique des jésuites. Ces nouvelles déviances se soldent par

son retour à Sillery en 1671, où il écrit sa *Grammaire algonquine* de 1672 à 1674. Louis Nicolas n'est vraiment pas dépourvu de talents. Comme le précise François-Marc Gagnon, lors de son bref séjour à Sept-Îles, « [il se] montre capable de saisir en quelques jours l'existence des principales cultures de la région ». Bien qu'habité par sa mission, littéralement fasciné par la nature du Nouveau Monde, qu'il aborde avec une approche aristotélicienne, et désireux de s'attirer la protection de la cour, Louis Nicolas reste un homme victime de ses sautes d'humeur incontrôlables et de ses mœurs grossières. Malgré la stricte formation intellectuelle qu'il a reçue en tant que novice, il est incapable de s'appropriier des sujets en dehors de ses centres d'intérêt. Comme me l'a suggéré récemment l'artiste et art-thérapeute Heather Cameron, la personnalité de Louis Nicolas se situe certainement dans le spectre de l'autisme. Le prêtre n'a certes pas toutes les caractéristiques de ce trouble, mais sa conduite en société, son esprit obsessionnel et les traits excentriques de ses dessins pourraient indiquer un syndrome d'Asperger.

RETOUR EN FRANCE

Louis Nicolas est rapatrié en France en 1675, où il reçoit plusieurs courtes affectations. Il rencontre peu de succès auprès des jésuites pour faire publier le livre narrant ses expériences. Dans son *Histoire naturelle*, il évoque son besoin de rendre



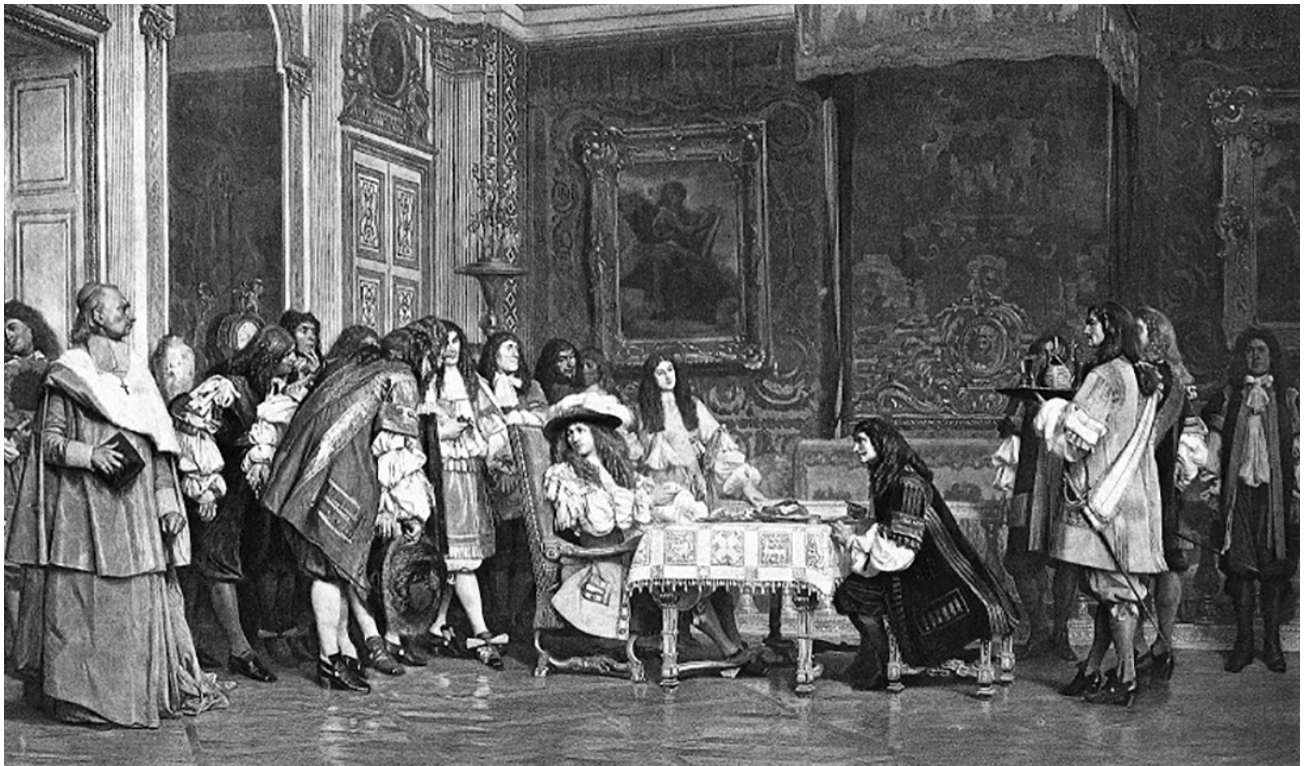
Jardins des Tuileries, Paris.

Dans son *Histoire naturelle*, Louis Nicolas parle des cèdres du jardin des Tuileries à Paris. Cet ensemble, bâti au XVI^e siècle sur une ancienne tuilerie, longe le palais du Louvre, qu'on aperçoit ici. (iStock – augustavop).

son texte « agreable aux personnes du gout le plus fin » (HN 3). En combinant cela aux traces apparentes de remaniage du texte, on peut déduire que Louis Nicolas a tenté une révision de son ouvrage. Mais le supérieur général Jean-Paul Oliva, exaspéré, écrit aux supérieurs provinciaux de Louis Nicolas à propos de la façon amère dont celui-ci commente l'incapacité des jésuites de le renvoyer en mission. En novembre 1678, il est muté à Albi, avant d'être libéré de la Compagnie dans les semaines suivantes. Après cela, aucune information n'est disponible sur lui. En 1910, l'abbé Jean-Baptiste-Arthur Allaire, dans son *Dictionnaire biographique du clergé canadien-français*, stipule qu'il est mort en 1682, mais ne fournit pas de référence pour étayer cette date. Jusqu'à aujourd'hui, nous ne disposons d'aucune information sur les dernières années de sa vie. Pourtant, c'est à ce moment qu'ont été rédigés et conçus l'*Histoire naturelle* et le *Codex canadensis*. Alors, pour en savoir plus, il faut se tourner vers ces deux documents.

Louis Nicolas a passé la moitié de sa vie chez les jésuites, et son départ de la Compagnie a dû compliquer ses recherches pour rédiger ses livres. Comme prêtre séculier, il a probablement rejoint des paroisses dans le sud de la France, dont il était originaire. Il fait d'ailleurs souvent allusion à des villes de cette zone dans son *Histoire naturelle* :

Montpellier, Uzès, Lyon, Toulouse. Pour rester au contact des cercles du savoir, Louis Nicolas, en homme éduqué, a dû faire appel à un mécène. Ce soutien était à l'époque indispensable pour réussir à la cour ou dans le milieu intellectuel. En tout cas, malgré ses mauvaises manières, Louis Nicolas a pu accéder aux livres qui lui ont permis de composer son *Histoire naturelle*. Il cite d'ailleurs plus d'une douzaine d'auteurs, dont les naturalistes Conrad Gessner, Valère Codre, Guillaume Rondelet, Ulisse Aldrovandi, et Jacques Daléchamps (HN 46). Accéder à un ou deux de ces ouvrages aurait été très difficile en Nouvelle-France. Ce n'est pas le cas à Paris, où il a pu les consulter dans leur ensemble à la bibliothèque de Sainte-Geneviève-du-Mont, qui ne compte pas moins de 20000 volumes et un cabinet de curiosités. Dans son *Histoire naturelle*, le prêtre mentionne son bibliothécaire, le père Claude Du Molinet (HN 79), et parle du crâne de morse de la collection de spécimens (HN 120). Un novice du sud de la France aurait passé peu de temps à Paris en temps normal. Pour compléter son *Histoire naturelle*, Louis Nicolas a certainement séjourné dans la capitale à son retour de Nouvelle-France. Il mentionne non seulement la bibliothèque, mais aussi plusieurs autres lieux parisiens. Il se prend même à comparer les deux types de cèdres du « jardin du Roy » à Montpellier avec ceux des Tuileries « pour n'aller pas si loin » (HN 44).



Louis Nicolas raconte qu'il a rencontré Louis XIV dans son *Histoire naturelle*. Le Roi-Soleil recevait souvent des invités, comme Molière, qu'on voit sur cette gravure extraite de l'œuvre de Gérôme. (iStock – Pictore).

REVIVRE L'EXPÉRIENCE DE L'OBSERVATEUR

Il faut reconnaître à Louis Nicolas, ce prêtre discipliné et incompris, le mérite de s'être concentré sur ses sujets de prédilection, soit l'observation des mœurs, les langues autochtones, les animaux et les plantes de la Nouvelle-France. Il faut également noter que ses manuscrits qu'on a conservés ne se sont adressés qu'à la noblesse. Si Louis Nicolas n'avait pas été exclu de la Compagnie de Jésus, si le père Oliva avait encouragé la publication de *l'Histoire naturelle*, ou si le *Codex canadensis* avait trouvé sa place dans un rayon de la bibliothèque royale et avait de ce fait été accessible aux étudiants, ses dessins seraient peut-être devenus des gravures. La faune et la flore de la Nouvelle-France auraient ainsi été popularisées plus largement. Tous ces événements n'ont pas eu lieu, et le *Codex* a été oublié pendant plus de deux siècles. On peut mettre au crédit de Louis Nicolas le fait que les richesses de son *Codex* peuvent uniquement être interprétées aujourd'hui grâce à une approche multidisciplinaire. Au fil de ses pages, on peut revoir la Nouvelle-France à travers les yeux d'un observateur dont l'héritage scientifique a rapidement disparu. Pour comprendre sa

vision, il faut accéder aux ressources de l'historiographie moderne : l'histoire politique et scientifique, la connaissance des systèmes de mécénat de l'époque, et une pleine compréhension de ce que le manuscrit physique peut nous enseigner. Alors seulement, on pourra s'approprier la vie et l'œuvre de ce jésuite excentrique.

Germaine Warkentin est professeure émérite d'anglais à l'Université de Toronto. Elle est spécialiste des premiers temps de l'exploration du Canada. Ce texte est tiré de travaux publiés en anglais.

Pour en savoir plus :

Germaine Warkentin. « Aristotle in New France: Louis Nicolas and the Making of the *Codex canadensis* », *French Colonial History*, vol. 11, 2010.

Germaine Warkentin. « From Archive to Author. Exploring the *Codex Canadensis* », dans Helmerich Center for American Research at Gilcrease Museum, sous la dir. de Duane King. Tulsa, Thomas Gilcrease Institute of American History and Art, 2016, p. 100-119.